

**daniel dayan**

## **TÉLÉVISION INTERRUPTIVE: ENTRE SPECTACLE ET COMMUNICATION\***

### **Une télévision d'interruption**

La réflexion sur la télévision porte généralement sur la télévision quotidienne. Il s'agira ici d'une télévision d'exception, d'une télévision d'interruption, caractérisée par des événements qui ponctuent la vie sociale en interrompant le flot des émissions. Ces événements représentent d'immenses moyens de scansion. En interrompant la grille des programmes, ils bouleversent l'ordre quotidien qui s'y exprime, et s'accompagnent souvent d'un arrêt complet de toute activité autre que celle qui consiste à suivre le déroulement de l'événement. Celui-ci est non seulement annoncé, préparé dans un crescendo qui culmine avec l'émission, mais il bénéficie aussi d'un monopole de transmission. Simultanément présent sur plusieurs chaînes, il peut dans certains cas devenir inévitable.

La mobilisation mise en œuvre exclut que de tels événements puissent être des accidents ou des catastrophes. Ce ne sont pas des événements au sens journalistique du terme, encore qu'ils ne puissent pas se permettre une totale vacuité en termes de contenu informatif. Ce sont

\* On reconnaîtra ici plusieurs des thèses développées au cours d'une longue collaboration avec Elihu KATZ sur le thème des grands événements télévisés. La problématique proposée ici doit beaucoup à un débat avec Barbie ZELIZER à propos de son article « Home as public forum » (Annenberg School; University of Pennsylvania, 1988).

plutôt des messages, des actes discursifs adressés à la société dans son ensemble. Quel que soit leur point de départ, ils acquièrent alors une dimension politique. Le plus souvent, cette dimension est explicite. Ces événements émanent des instances du pouvoir. La solennité qui les entoure revendique une légitimité nationale ou supranationale. Elle se traduit par une dimension cérémonielle qui affecte le tout ou une partie de l'événement. Certains se présentent comme cérémoniels de bout en bout. D'autres comportent simplement des séquences cérémonielles, mais ces séquences, en servant de cadre de référence à l'événement, le transposent sur un registre magnifié.

De tels événements sont tournés en direct (en continu, en temps réel et simultané), et la plupart du temps en extérieurs. Sur un tableau des genres télévisés, ils représenteraient le superlatif du « direct ». Ils relèvent, en effet, non seulement du « prime time », mais d'un temps qui échappe, en la faisant exploser, à la grille des programmes. Ces événements se signalent donc par la dépense qu'ils représentent. Le temps qui leur est cérémoniellement consacré est en fait un temps « offert en sacrifice ». Ce sacrifice place le spectateur dans une position particulière. D'emblée il est en dette vis-à-vis de l'événement.

Mais cette organisation formelle n'est pas simplement évaluable en termes de rareté. Le choix du direct comporte également une dimension fonctionnelle. Il autorise une expérience collective simultanément offerte à l'ensemble d'une communauté nationale ou internationale, et inscrite dans une situation localisée qui pourrait être directement observée, le rôle des médias étant théoriquement limité à n'être qu'un rôle de relais. Permettant le « contact » convivial dont Michael Arlen<sup>1</sup> fait l'une des caractéristiques majeures de la télévision ordinaire, de tels événements le transposent à l'échelle, quelle qu'elle soit, que permettent les moyens techniques.

Leurs thèmes doivent alors se prêter à un tel rôle. Ils doivent être suffisamment consensuels pour que la convivialité ne s'évapore pas. Ils doivent simultanément justifier le statut exceptionnel conféré à l'événement, évitant ainsi qu'il ne se résorbe dans cette convivialité. Tout événement de ce type est un pari sur le consensus. Mais le thème proposé ne fait événement que par la diversité et l'éventuelle incompatibilité de ceux qu'il réunit. D'où un double risque, et des événements en équilibre instable pris entre vacuité et implosion, faisant alternativement appel aux ressources de la dramatisation et à une rhétorique de l'atténuation des conflits.

Les grands événements télévisés peuvent se caractériser syntactiquement par leur caractère interruptif, sémantiquement, par leur solennité et par le degré de tension qu'ils représentent vers un consensus ; pragmatiquement par le type de sociabilité qu'ils induisent en affectant les circonstances de leur réception, en amenant les spectateurs à se grouper et à former des communautés de visionnage, de célébration, et d'interprétation.

Ces divers éléments pourraient apparaître comme plusieurs facettes d'un même phénomène. Ils se rattacheraient tous au concept de « liminalité » introduit par Victor Turner<sup>2</sup> pour penser la différence entre les structures de la vie quotidienne, et celles qui en caractérisent les interruptions rituelles ou festives. Ceci ferait de la télévision d'interruption une sorte de médium dans le médium, régi par une autre logique et commandé par d'autres lois. Mais, malgré l'intérêt

d'une approche strictement rituelle du phénomène, l'enjeu d'une étude de la télévision interruptive est de savoir ce qu'une telle étude peut dire de la télévision ordinaire. Ou bien elle éclaire la télévision ordinaire — par exemple, par un grossissement des mécanismes mis en jeu — ou bien elle n'éclaire rien du tout. Il serait ainsi trop facile d'abandonner la télévision ordinaire à l'avalanche de condamnations dont elle fait habituellement l'objet, et de conférer aux événements interruptifs les bénéfices d'un statut d'exterritorialité. Ceux-ci ne seront donc pas considérés ici sous l'angle du rituel, mais dans leur rôle d'activation, ou de mise en léthargie, de l'espace public.

Ils sont loin, cependant, de former un corpus homogène. Cette hétérogénéité n'émane pas simplement de la distance qui sépare les événements de ce type en régime démocratique (le public est convié au rôle de spectateur et au moins théoriquement invité à une dramaturgie du dialogue) et en régime autoritaire (le public est placé en position de spectacle, et incorporé dans le mouvement d'une chorégraphie). Il ne s'agit pas non plus d'évoquer les événements équivoques de régimes dont l'adhésion du bout des lèvres à un modèle démocratique se traduit par une simulation coercitive ou par de brutales interruptions du tournage. Dans des sociétés se réclamant toutes, et à juste titre, d'un fonctionnement démocratique, de tels événements forment un corpus que clivent non seulement les contextes où ils se produisent, mais la nature même de leur conception, de leur construction, de leur mode d'adresse.

On peut ainsi distinguer des événements singuliers, *uniques*, inattendus, et des événements, certes interruptifs, mais *cycliques*, inscrits dans, et prévus par, divers calendriers ; que ces calendriers soient historiques, culturels, religieux ou politiques.

Parmi les premiers, les *initiatives*, les actions d'origine officielle (Sadate à Jérusalem, Jean-Paul II en Pologne) ne doivent pas se confondre avec les *réponses* explicites à des crises ouvertes et à des événements dramatiques relevant du journalisme. (Funérailles de Kennedy, de Sadate, de Mountbatten, d'Indira Gandhi ; triomphe réservé aux astronautes ; « rituels redressifs » à caractère juridique, tels que le procès de Watergate).

Parmi les seconds il faut tenir compte de ce qui sépare les *affrontements réglés* (qu'ils relèvent d'un curriculum politique ou sportif : débats présidentiels, jeux olympiques, etc.) des *célébrations* religieuses, culturelles ou civiles (investitures, couronnements, commémorations anniversaires, etc.).

Ces distinctions ne relèvent pas d'une simple volonté classificatoire, encore qu'il soit intéressant de voir si elles font écho à certains des clivages en « genres » de la télévision ordinaire, mais elles permettent de tenir compte de la diversité des situations, de la multiplicité des cas de figure, face à un problème essentiel, celui du spectacle politique à la télévision.

## **Spectacle ou communication politique ?**

Dans quelle mesure des événements qui aspirent à être des événements publics réussissent-ils à maintenir leur dimension publique alors qu'ils sont reçus dans la sphère privée et portés par un médium façonné par celle-ci ? Est-ce que dans de tels événements c'est la sphère

publique qui s'élargit pour incorporer la sphère privée? Est-ce qu'au contraire la sphère publique bascule et sombre dans la sphère privée; les discours qui y sont tenus dans le familialisme et l'anecdote; les débats dans la glu des identifications? Comment les spectateurs de leur côté réagissent-ils à la nature de l'événement qui leur est proposé? A quels types de signaux réagissent-ils pour sortir des rôles qu'ils se sont forgés face à la télévision ordinaire, ou, au contraire, pour y revenir?

L'ethnographie des publics peut apporter ici un éclairage intéressant en soulignant à quel point la dimension sociale de la réception de ces événements se démarque par rapport au comportement habituel des spectateurs. L'acte de regarder y est en effet lié à une dimension non plus hédonique, mais normative. Il faut assister à l'événement, et il faut attester, en le visionnant en groupe, que l'on y assiste. Le cadre de référence « ceci est un spectacle » est transposé à l'intérieur d'un second cadre de référence, rituel ou festif.

Cette transposition n'implique cependant pas que l'espace du domicile soit radicalement transformé. Qu'il le fasse ou non dépend non seulement de la constitution de groupes de spectateurs, mais de la nature des interprétations qu'ils élaborent, de l'argumentation qu'ils empruntent aux acteurs de l'événement ou qu'ils constituent en réponse à celui-ci, et de ce que cette argumentation atteigne ou non l'espace public au cours de manifestations directes ou transmises par les médias.

De tels processus, dit-on, ne sauraient se déclencher. Les grands événements télévisés dépendent de l'initiative, de la bonne volonté ou de la coopération d'un pouvoir en place. Ils ne sauraient donc jouer qu'un rôle de séduction hégémonique, de renforcement du *statu quo*. Ce seraient des sortes de pièges à consensus, incapables de promouvoir autre chose que de l'adhésion ou du plébiscite. A supposer qu'ils le fassent, ils circonviendraient toute action politique par le simple fait d'en maintenir les éventuels protagonistes cloués devant leurs écrans. Dans une perspective plus résolument moderne, de tels événements seraient non plus hégémoniques mais vides. Ils seraient incompatibles avec toute argumentation ou tout débat, car emblématiques d'une fonction « phatique » à l'état pur. Ils s'épuiseraient dans leur rôle de contact.

Au premier argument, on peut répondre que l'indépendance reconnue aux médias leur permet de refuser un événement proposé par le pouvoir et d'en prendre en charge d'autres : par exemple : le sermon « I had a dream » de Martin Luther King, ou les auditions de « Watergate ». On a montré, et à juste titre, que le « drame social » de Watergate aboutit à un consensus de la droite et de la gauche américaines sur certaines valeurs essentielles, et marque ainsi la fin d'une crise exacerbée par la guerre du Vietnam. « Watergate » n'est cependant pas un événement au service du Pouvoir, puisque les auditions se déroulent contre la volonté d'un Président fraîchement réélu et aboutissent à sa destitution. Ce n'est pas non plus un « piège à consensus » : ce consensus est laborieusement construit sous les yeux des spectateurs dans un échange d'arguments et de contre-arguments. Ce n'est pas enfin un événement vide, puisque s'y développe un débat serré sur la nature des liens souhaitables ou possibles entre normes démocratiques et pratiques gouvernementales.

Ce dernier point répond directement au second argument dont on peut par ailleurs suggérer qu'il n'est particulièrement pertinent ni pour les sociétés contemporaines ni pour la télévision. Les situations de mise en contact ont toujours fait partie de la scénographie politique, comme le montre Peter Brown<sup>3</sup>, dans son étude des « adventus » romains. Plus près de nous, l'étude de Marc Abélès<sup>4</sup> sur les rituels politiques locaux démontre abondamment que le recours des acteurs politiques à une communication d'ordre essentiellement phatique n'a pas attendu la mise en place d'un espace public dominé par les médias audiovisuels. Les rituels qu'il décrit en détail ne visent qu'à un contact plus ou moins direct, plus ou moins convivial entre représentants et représentés. En tenant compte de leur localisation, de leur territorialisation, ces rituels ne sont pas moins phatiques — mais certainement moins argumentatifs, aux « petites phrases » près — que ceux que proposent les médias à une autre échelle, avec d'autres moyens.

Au troisième argument, on peut répondre que certains événements — ceux précisément dont les enjeux sont réels — requièrent un examen attentif de l'argumentation proposée et de la façon dont elle l'est.

De ces événements, souvent situés sur de multiples scènes, la télévision offre la version la plus lisible et la plus complète. Y assister sur place, c'est s'exposer à en manquer l'essentiel et cela ne présente d'avantage que si l'événement est clairement confrontationnel. Mais à moins de soutenir que les seuls événements à portée politique sont des émeutes ou des révolutions, il est absurde ou trivial de dire que les événements télévisés consistent à immobiliser leur public. Certes ce public est assis, mais les transmissions ne sont pas éternelles. Certaines d'entre elles débouchent sur des changements profonds auxquels ce public participe de façon cruciale. Il faut alors supposer que l'espace privé puisse se constituer non seulement comme une antithèse de l'espace public, mais comme un espace où se cristallisent des positions et s'élaborent des alternatives. Il serait abusif de prétendre que tous les grands événements télévisés permettent une telle transformation, servant ainsi de voie d'accès ou de tremplin vers l'espace public. Certains, pourtant y réussissent.

Les auditions de l'affaire « Watergate » mènent en quelques mois à la destitution d'un Président en début de mandat. Le voyage de Sadate à Jérusalem en 1977 déclenche la transformation du mouvement « la paix maintenant » en un mouvement de masse dont les rangs sont grossis par des milliers de non-militants. Des lycéens, des officiers de réserve prennent publiquement à parti le premier ministre Begin pour sa récalcitrance à aboutir à un accord. Le voyage du pape en Pologne, en 1979, est suivi de près par la montée en force de Solidarnosc, et par la signature en 1980 des accords de Gdansk. Dans le cas de Sadate, comme dans celui du pape, l'événement télévisé est suivi d'une série de manifestations et parfois de contre-manifestations. Les églises polonaises sont transformées en foyers de résistance. Les rues de Tel-Aviv épisodiquement envahies par la foule. Cette effervescence caractérise également la Corée du Sud au cours des semaines qui suivent la retransmission télévisée, en 1983, de la réunion des familles séparées au cours de la guerre entre les Corées. Des milliers de familles en quête de leurs membres disparus convergent vers Séoul et campent jour et nuit aux abords des

bâtiments de la télévision, équipées de pancartes, et réclamant le maintien sur les ondes d'un programme en direct qui a déjà duré soixante-cinq heures et recueilli un taux d'audience de 78 %. Cet événement qui semble, à première vue, dépourvu d'une dimension politique, prélude cependant à une période de contestation violente du régime. On peut suggérer qu'il ouvre, sur des thèmes privés, la brèche où viendront s'engouffrer des revendications plus générales.

Certains événements, mais pas tous, sont ainsi capables d'élargir — au moins momentanément — l'espace public et d'en réorienter l'agenda vers des thèmes dont il est intéressant de souligner qu'ils sont souvent, au départ, des thèmes relevant du privé. Ces événements ont tous en commun de ne pas être des événements cycliques, récurrents, mais des événements qui ne se produisent qu'une fois. Certains, cependant sont des *initiatives* émanant d'hommes politiques. D'autres sont des *réponses* circonstancielles à une situation donnée.

## Réponses

Dans leur majorité les événements qui se constituent comme des *réponses* excluent toute possibilité de débat. Ce sont en général des rituels répondant à une transgression majeure et catastrophique. Ils jouent alors le rôle imparté par Turner aux « actions redressives » dans son scénario des « drames sociaux<sup>2</sup> ». Assurant le retour à l'équilibre d'une société en état de choc, ils font appel à une dramaturgie de l'unanimité. Au nombre des « réponses » de ce type on peut citer les funérailles organisées à la suite des assassinats de John Kennedy, d'Indira Gandhi, de Lord Mountbatten, d'Anouar el Sadate. Politiquement ce sont des hommages, permettant d'illustrer des normes. Ce sont aussi, et surtout, des condamnations. L'hommage et la condamnation peuvent se combiner, comme dans les funérailles de Kennedy, où la priorité accordée à l'impératif rituel amène toutefois les organisateurs à faire passer au second plan les péripéties dramatiques dont s'émaille l'enquête policière en cours. L'hommage et la condamnation peuvent s'exclure. Les funérailles de Mountbatten sont étrangement évasives quant au fait que le vieil amiral ait été assassiné et qu'il l'ait été par des terroristes irlandais. Tout se passe ici comme si l'on s'était trompé de quelques décennies et comme si l'événement auquel il est répondu était la perte de l'Empire Britannique. Dans une stratégie évidemment préméditée, ces funérailles répondent à un autre événement que celui qui les a déclenchées, refusant orgueilleusement toute possibilité de débat sur l'Irlande. Dans une stratégie plus radicale encore on peut ne trouver ni hommage ni condamnation. Tel est le cas des funérailles muettes — ou de la mise en terre télévisée — d'Anouar el Sadate. La réponse a ici pour but de prévenir toute question, d'éviter toute mise en perspective de la figure de l'homme d'État.

Face à ces réponses figées dans un geste ou dans un mutisme également sans appel, face à ces événements « à prendre ou à laisser » (le problème étant alors de savoir comment on les « laisse ») « Watergate », ou la réunion des familles coréennes ont par contre en commun d'être

des « réponses ouvertes », des événements qui tout en se déroulant, soulèvent le problème de l'interprétation qu'il faut leur donner. « Watergate » est caractérisé par une structure délibérative amenant, dans une situation qui n'est pas strictement juridique, les représentants de l'Exécutif et ceux du Sénat à argumenter leurs positions respectives. L'événement Coréen ne se présente pas comme un débat mais comme le détournement d'un médium public en vue d'une communication privée. Celle-ci, par l'ampleur qu'elle atteint en se généralisant à l'ensemble de la population, finit par acquérir une dimension publique et par servir d'emblème à des positions nouvelles. Tous deux très longs, et peu à peu aménagés selon des horaires réguliers de façon à ne pas totalement immobiliser la vie sociale, ces événements empruntent des trajets différents. « Watergate » répond à une information journalistique. C'est la révélation par le *Washington Post* des agissements illégaux cautionnés par la Maison Blanche. L'événement coréen répond à une émission en direct, émission au cours de laquelle un programme commémoratif est détourné de sa fonction première dans une sorte de court-circuit incontrôlé des habituels processus de filtrage.

Consacrée aux souffrances subies par la population civile, à la suite de la partition et du conflit avec la Corée du Nord, cette émission met en scène les survivants de familles disloquées par la guerre, interrogés sur les parents qu'ils ont perdus. Les standards téléphoniques, puis les studios de KBS sont alors pris d'assaut par des « disparus » qui vivent en Corée du Sud, se sont reconnus, manifestant qu'ils ne sont ni morts ni retenus prisonniers de l'autre côté du rideau de fer. Cette révélation amène les spectateurs à exiger et à obtenir que l'émission soit constamment prolongée jusqu'à ce que plus de dix mille familles (contre trois cents au cours des trente années précédentes) soient finalement réunies. Il s'agit ici d'une « réponse » particulière, puisque la télévision est utilisée à des fins non pas discursives mais instrumentales, soumise à une utilisation sociale qui la rapproche du téléphone. L'ampleur de l'événement le transforme néanmoins en un geste qui vient contredire l'attitude commémorative initialement adoptée. Il ne s'agit plus de célébrer les souffrances du peuple coréen, mais de mettre fin à ces souffrances. Il est possible de le faire, ce qui entraîne une remise en question de l'histoire officielle et du rôle de justification qu'elle fait jouer à la guerre. Il est concevable de le faire par-delà les frontières de la Corée du Nord, ce qui amène à remettre en cause le dogme de l'irréversible hostilité des deux Corées et à soutenir contre la raison d'État, que la période de l'après-guerre est finie.

Malgré les immenses différences qui séparent le court-circuit communicatif coréen de la machinerie légale de Watergate, on peut souligner deux caractéristiques communes aux deux événements.

L'un émane de la sphère publique, l'autre de la sphère privée, mais tous deux constituent explicitement la sphère privée comme instance de légitimation. L'un réfute l'idéologie nationale au nom de l'importance des liens familiaux. L'autre met en question le droit des Pouvoirs publics à intervenir dans la vie privée des individus. Provoqué par l'ingérence de l'administration Nixon dans les affaires privées de Daniel Ellsberg, il aboutit ironiquement à refuser à un homme public — le Président — le droit de garder, par-devers lui, les enregistrements de conversations qu'il considère comme privées.

L'un relève d'une défaillance des processus de « gate keeping », l'autre d'une communication imposée à l'Exécutif sous la contrainte de l'opinion publique. Tous deux transitent par des circuits de communication inhabituels et déstabilisateurs du fonctionnement réglé de la communication politique.

Cette émergence d'une problématique privée et ce processus de déstabilisation ne sont probablement pas indifférents au fait que l'événement puisse ou ne puisse pas élargir l'espace public, puisqu'on les retrouve à l'œuvre dans les « initiatives ».

## **Initiatives, actions**

Les deux événements qui serviront ici d'exemple, la visite du Président Sadate à Jérusalem, la première de celles du pape Jean-Paul II en Pologne, sont des événements caractérisés par la présence d'une entité émettrice clivée. Ces événements sont en effet des événements moins souhaités par les gouvernements qui les organisent, que concédés par eux, l'initiative revenant alors à l'homme d'État invité.

Répondant à la pression de l'opinion publique nationale, et plus encore à celle de l'opinion internationale, la puissance invitante permet au visiteur de s'adresser directement à un public, qui dépasse largement le public national, pour inclure, dans une sorte de société ou de théâtre des nations une audience mondiale... L'existence de cette audience affecte profondément la nature de l'événement puisque les acteurs sont parfaitement conscients de la diversité de leurs publics, et sensibles aux avantages qu'ils peuvent en tirer.

Ces avantages sont accompagnés de contraintes. Dans un tel contexte les arguments échangés ne peuvent plus se limiter à la négociation ou à la conciliation des intérêts respectifs des partenaires. L'internationalisation du public, amène ceux-ci à présenter leur action comme illustratrice de normes universelles, et à se distancer par rapport aux intérêts et aux positions particulières qu'ils représentent. La défense de leurs positions n'a de chances de convaincre que si elle est formulable en termes qui puissent être généralisés. Il est alors intéressant de constater que l'un des effets majeurs, encore que peu étudiés, d'événements de ce genre est de représenter une véritable « conversion » de leurs acteurs. Être à la hauteur de l'événement, c'est en effet être capable de provoquer son partenaire à une sorte de potlatch au cours duquel chacun devrait renoncer à une partie de ses objectifs, pour les rendre conformes à des normes communes.

Sadate y parvient, lors de son voyage à Jérusalem en surmontant l'hostilité de principe que le monde arabe voue à Israël, en choisissant d'argumenter au lieu d'exclure. Le pape y parvient lors de son voyage en Pologne, en liant la situation des catholiques polonais au problème plus général des Droits de l'Homme. Alors que la « conversion » de Sadate semble irréversible, Jean-Paul II retombera dans la sphère des intérêts particuliers en récusant tout débat sur le rôle de résistance de l'église latino-américaine, au nom de principes que leur caractère dogmatique soustrait à la discussion.



Les « initiatives » sont donc des événements que leur dimension de spectacles politiques n'empêche pas d'être dialogiques. Ils le sont d'abord, parce que chacun de leurs partenaires est amené à référer explicitement son action à des normes en la proposant comme exemplaire à des tiers. Sadate ou Jean-Paul II, lancent un défi. Le défi est relevé. Pour la puissance organisatrice, l'événement se veut en effet carte de visite, certificat de transparence, preuve que l'on ne veut pas se soustraire au débat. Ils le sont ensuite, par le fait même de mettre en présence une double perspective sur le même événement. Cette double prise en charge aboutit à des événements qui, comme Arlequin, sont les serviteurs de deux maîtres. De tels événements ne peuvent être reçus que dans un cadre délibératif. Le « spectateur idéal » qu'ils interpellent est convoqué comme témoin, et comme juge.

La puissance invitante peut cependant tenter de privilégier son message par le cadrage, la mise en scène de l'événement, par la cérémonialité dont elle l'entoure, et par la position de force qu'elle occupe vis-à-vis des débats qui succéderont à l'événement dans l'espace public national. Mais, quel que soit son aspect cérémonial, un tel événement ne peut être que dialogique, le dialogue portant aussi sur le rôle imparti à la forme cérémonielle. Pour les uns, cette forme est vouée à contenir l'événement, à lui assigner les limites, à afficher sa nature interruptive et temporaire, à l'isoler et à le décaler par rapport à la réalité quotidienne. Pour les autres — les invités — il s'agit au contraire d'inciter l'événement à outrepasser les limites qui lui sont fixées, et, en affectant l'opinion publique, à redéfinir cette réalité. Ceci montre bien que tout contrôle de la mise en scène d'un tel événement ne peut être que partiel. L'événement peut prendre un cours inattendu, s'infléchir en fonction des stratégies de recadrage mises en jeu par l'invité, atteindre le public international dans la forme que lui aura imprimée celui-ci. Vouloir corriger cet état de choses — interrompre ou limiter les émissions, s'assurer l'exclusivité du tournage — c'est s'exposer à être pris la main dans le sac vis-à-vis d'un public international qui, de toutes façons n'est pas maîtrisable. Quant à l'espace public national, il risque de ne l'être guère plus, l'un des effets de l'événement étant précisément d'en renouveler les registres d'expression et les acteurs.

Pour faire passer son propre message, l'acteur invité exploite l'occasion qui lui est donnée de *parler par-dessus la tête* des représentants du pouvoir. Ostensiblement adressé à son vis-à-vis, son discours vise en fait deux autres destinataires. C'est un discours à la cantonnade, prononcé de quelques tons trop haut, et fait pour être entendu et enregistré sur la scène internationale. C'est aussi un discours plus personnel, sinon intime, un discours émis vers la sphère privée *contre* la sphère publique institutionnelle, et tendant à dissocier les individus privés de leurs représentants dans celle-ci. Sadate s'adresse aux Israéliens, et en particulier aux « mères », en leur parlant de leurs enfants, en évoquant les futurs conscrits et les inévitables victimes d'une nouvelle guerre. Le pape entre en connivence avec les catholiques, dans la sphère de leurs croyances privées, par-dessus la tête du gouvernement polonais. Le fait que les parents de soldats, en Israël, et que les catholiques, en Pologne, regroupent, à peu de chose près, l'ensemble des deux populations, n'en illustre que mieux une stratégie semblable dans les deux

cas. En mettant l'accent sur les aspirations privées, et en les appelant à sortir du silence, à servir de points de départ à une argumentation spécifique, le message des « initiatives » vise à constituer la sphère privée en lieu de parole légitime, et ainsi, à élargir la sphère publique.

\*  
\*\*

Par rapport à l'opacité qui marque souvent le discours politique, les « initiatives » considérées ici se caractérisent par une exemplaire lisibilité. En permettant aux spectateurs de faire appel à des interprétants existentiels pour juger des propositions qui leur sont faites, de tels événements se rapprochent de celles des « réponses » qui représentent une interlocution véritable avec la sphère privée. Ils ont aussi en commun avec ces dernières de se produire à l'intérieur d'une sphère publique déstabilisée.

Déstabilisation par le bas, provoquée par un court-circuit des processus de filtrage mis en place par les médias, et menant à l'irruption sur la scène publique, et à la politisation, de thèmes privés.

Déstabilisation par le haut, liée à la possibilité qu'offre la télévision à l'acteur d'une « initiative » de s'adresser « par-dessus la tête » des représentants du Pouvoir à la sphère publique internationale et à la sphère privée.

De ce double élargissement, qui met en continuité des espaces généralement distincts naît un espace public non seulement plus vaste, mais qualitativement différent, espace peu propice aux énoncés dogmatiques, aux grands récits officiels et à la raison d'État puisqu'il les prend en tenaille entre les aspirations nées de la sphère privée et les grands principes énoncés sur la scène internationale, entre deux registres de légitimité qui peuvent s'articuler et se renforcer, l'affirmation des premiers permettant l'expression des secondes et tirant donc celles-ci de la « spirale du silence ».

L'événement ne cesse pas ici d'être un spectacle. C'est précisément sa dimension de spectacle qui autorise l'événement à se constituer en « geste de prendre à témoin » et lui permet, quelles que soient les motivations initiales des acteurs, d'échapper à un modèle de la propagande, et à illustrer le modèle hérité des « Lumières », d'une communication conçue en termes d'arguments généralisables portant sur l'intérêt commun.

Certes ces arguments ne sont généralisables qu'à l'intérieur d'une *certaine* communauté des nations, communauté dont l'assassinat de Sadate marque assez clairement les limites. La nature même de l'événement se caractérise par une discontinuité qui semble condamner le modèle « dialogique » à n'apparaître que par « irruption », et au coup par coup. Cette temporalité interruptive n'en est pas moins lourde de conséquences par le pouvoir qui est le sien de traduire un idéal philosophique en expérience collective. Il est alors concevable de proposer que, démonstrations de ce que le souhaitable est parfois possible, ceux des événements interruptifs qui s'inscrivent le moins dans une tradition et qui ne se légitiment que de l'action qu'ils proposent, ne doivent pas au hasard — ou aux seules vertus du marketing — l'immensité de leurs publics.

Rares, parce qu'une communication transcendant les « intérêts » ne peut être qu'exceptionnelle, ils sont les rituels majeurs des sociétés contemporaines.

1. ARLEN, Michael: « Hosts and Guests », *Essays on Television in The Camera Age* New York, Penguin, 1981.
2. TURNER, Victor: *The Ritual Process: Structure and Antistructure*, Ithaca, Cornell University Press, 1977.
3. BROWN, Peter: *The cult of the Saints*. Chicago, Chicago University Press, 1981.
4. ABÉLÈS, Marc: « Rituels et communication politique moderne » (ce numéro).
5. TURNER, Victor: *Social dramas and Ritual Metaphors. Symbolic Action in Human Society*, Ithaca, Cornell University Press, 1974.